

Il en résultait que ce dernier n'aurait plus eu assez d'espace pour combattre une armée prussienne seule, sans être attaqué par l'autre.

L'explication donnée par l'état-major prussien suppose que les trois armées combattantes sont à leurs points de départ, c'est-à-dire à Górlitz, Neisse et Olmütz. Présentée ainsi, elle n'est pas contestable. Elle démontre simplement ce qui a été avancé plus haut, que si les forces de Benedek avaient été rassemblées sur l'Elbe, il se serait trouvé en mesure d'attaquer l'une ou l'autre des masses opposées avec une grande supériorité numérique.

Mais pour apprécier ces faits à leur juste valeur, autant du moins qu'il est permis de le faire à distance et après coup, il conviendrait de serrer la vérité de plus près.

Le 27 juin 1866, la I^e armée et l'armée de l'Elbe arrivaient à Münchengrätz. La II^e armée débouchait en Bohême; le 1^{er} corps atteignait Trautenau; la garde, Eypel et Costeletz; le 5^e corps, Nachod, et le 6^e Skalitz.

L'armée autrichienne était en grande partie rassemblée autour de Josephstadt.

Or, de Josephstadt à Münchengrätz, il y a 70 kilom. 5, ou trois marches de 23 à 24 kilomètres, tandis que de Josephstadt à Trautenau il n'y a que 25 kilomètres, c'est-à-dire une forte marche. Puis, l'on compte 10 kilomètres de Trautenau à Eypel; 24 kilomètres de Trautenau à Nachod, et 66 kilomètres de Trautenau à Münchengrätz, ce qui fait trois marches.

Par conséquent, le 27 juin, l'armée autrichienne était en mesure d'assaillir en forces la II^e armée prussienne, notamment le 1^{er} corps et la garde; le 28, elle aurait pu attaquer dans les mêmes conditions les 5^e et 6^e corps. Et il est certain que la I^e armée et l'armée de l'Elbe, contenues à Münchengrätz par le corps Clam Gallas et le corps saxon, étaient trop éloignées pour arriver à temps sur le terrain du combat.

Mais pour cela, il eût fallu que Benedek eût deviné la

présence de la II^e armée et eût pris en temps opportun la décision que les circonstances exigeaient.

Cette guerre nous offre un autre exemple de l'emploi d'une ligne d'opération intérieure.

Après la bataille de Kœniggrätz, le grand état-major prussien eut à choisir une direction de marche pour sa masse principale.

L'ennemi formait une armée à Vienne, tandis que les corps battus fuyaient vers Olmütz. Il y avait là deux groupes importants. Le maréchal de Moltke résolut de s'avancer sur la ligne Pardubitz, Brünn, Lundenburg, Presbourg, qui lui permettait de maintenir ces groupes divisés et de les accabler l'un après l'autre.

L'adoption de cette ligne intérieure ne fut pas sans influence sur la demande d'armistice qui fut faite par l'Autriche, moins d'un mois après la bataille décisive de Kœniggrätz.

En recherchant les combinaisons stratégiques qui ont guidé, en 1866, les mouvements de l'armée prussienne, il semble qu'il était possible de prévoir dans une certaine mesure celles de 1870. Elles offrent d'ailleurs des particularités dignes de remarque.

(e) Lignes d'opérations de 1870.

Au début de cette dernière campagne, les armées prussiennes formaient deux grandes masses qui avaient chacune leur ligne d'opération distincte. Les I^e et II^e armées s'avançaient sur la direction Mayence, Neunkirchen, Sarrebrück, tandis que la III^e armée avait pour direction générale la ligne Landau, Wissembourg, Haguenau. Avant le passage de la frontière, la liaison entre ces masses était établie par les corps qui se trouvaient vers Kaiserslautern et Deux-Ponts et par un régiment de cavalerie qui avait été dirigé sur Pirmasens.

Mais du 4 au 12 août, pendant la période des premiers

combats, la liaison cesse. Les deux grandes armées allemandes sont séparées par les Vosges et par un intervalle de 38 kilomètres, environ deux marches. Un moment même, quand elles se trouvent engagées, l'une à Spicheren, l'autre à Frœschwiller, il y a entre elles une distance de trois marches et cette situation est aggravée par ce fait que toutes les routes au sud de Bitche, qui font communiquer la Lorraine et l'Alsace, sont en notre pouvoir. Elles manœuvrent donc alors sur deux lignes extérieures, et il n'est pas douteux qu'une occasion favorable de disposer d'une ligne intérieure s'offrait alors à l'armée française.

Ce serait une erreur de croire que cette circonstance eût échappé au maréchal de Moltke. Il en avait parfaitement pesé les inconvénients avant les hostilités. Mais les appréciant avec un coup d'œil supérieur et une connaissance exacte des moyens d'action des belligérants, il n'avait pas hésité à passer outre.

Voici, en effet, en quels termes il s'est exprimé à ce sujet :

« Les plans d'invasion des Français et la disposition de leur réseau ferré les ayant amenés à grouper leurs forces en deux masses principales, il importait de faire disparaître ce fractionnement, en se portant promptement en avant. Une semblable situation ne pouvait se prolonger impunément, en présence d'un adversaire aussi entreprenant; car ce dernier, venant à pénétrer soit par la basse Sarre, soit par la haute Sarre, menaçait également la retraite de celle des ailes encore intacte de l'armée ayant sa base en Lorraine, et pouvait même entraîner, comme conséquence ultérieure, l'évacuation de la ligne de la Moselle.

« Au début, les armées allemandes étaient directement en contact les unes avec les autres, entre la Nahe et la Lauter. Quand ensuite elles prirent l'initiative de l'offensive, la position de l'ennemi les contraignit à s'avan-

« cer suivant des directions divergentes. Or c'est à ce moment que devait apparaître toute l'importance des Vosges à notre égard. Il fallait franchir la chaîne pour pouvoir aussi tirer parti, avec l'une des ailes, des avantages remportés par l'autre. Mais là se présentait cette différence essentielle, qu'au cas où l'une des armées allemandes éprouverait un échec, elle ne serait jamais, au pis aller, que refoulée sur les autres, tandis qu'un succès des Allemands devait avoir pour résultat de séparer les armées françaises. »

A peine la chaîne des Vosges est-elle franchie par la III^e armée, qu'elle appuie à l'ouest pour se rapprocher de la II^e, se mettre en liaison avec elle et venir occuper en même temps qu'elle la ligne de la Moselle.

Pendant ce temps, le groupe des deux premières armées, marchant de Spicheren sur notre masse principale, aurait pu chercher à la tourner par sa gauche et à franchir la Moselle en aval de Metz, coupant ainsi la ligne de défense formée par les deux points d'appui de Metz et de Thionville et menaçant nos communications. Mais, dans ce cas, les armées allemandes auraient manœuvré sur deux lignes extérieures, en nous laissant tous les avantages d'une ligne intérieure et d'une position centrale. Cette combinaison eût été fautive.

L'état-major allemand se garda donc de l'adopter, et prit pour direction Pont-à-Mousson, afin d'y donner la main à la III^e armée et de ne plus former à ce moment qu'un seul groupe de forces, occupant une ligne d'opération intérieure entre nos troupes d'Alsace en retraite sur Châlons et notre armée de Metz.

Mais c'est surtout à la fin du mois d'août 1870, que les lignes d'opérations suivies par les masses combattantes sont de nature à assurer le succès des unes et les revers des autres.

En prenant la direction du nord-est, notre armée de Châlons abandonnait à l'ennemi tous les avantages des

lignes intérieures, et, de plus, à mesure qu'elle s'avancait, elle découvrait ses communications. Nous manœuvrions alors sur deux lignes extérieures, l'une de Metz vers les places du nord, l'autre de Châlons vers Sedan, tandis que le groupe formé par la III^e armée prussienne, l'armée de la Meuse et l'armée d'investissement de Metz, opérait sur une ligne intérieure.

Il est certain que la place de Metz devait être, à cette époque, l'objectif d'une armée de secours; mais la ligne d'opération qui paraissait la plus indiquée était celle qui, s'appuyant sur les places de l'est et longeant les Vosges, gagnait la Moselle en menaçant les communications de l'ennemi.

(S) Conclusions.

Il serait superflu de rechercher, dans les événements de la dernière guerre, d'autres sujets d'étude relatifs aux lignes d'opérations. Les observations qui précèdent suffisent pour démontrer que les principes du passé ont conservé toute leur importance, et qu'on ne saurait les violer sans dangers.

Elles permettent de conclure aussi que leur application est devenue plus difficile, et qu'en raison de l'augmentation des masses, les lignes d'opérations sont aujourd'hui de larges zones, embrassant des réseaux de directions parallèles. Mais, en raison même de ce fait, il arrivera peut-être plus fréquemment qu'autrefois, à ces mêmes masses, de se voir momentanément séparées par des obstacles de terrain. En tout cas, les combinaisons susceptibles d'amener la division des forces ennemies ont évidemment conservé toute leur influence. Leur portée s'est même étendue en embrassant des champs d'action plus vastes, en employant des agents de destruction plus redoutables et des armées à la fois plus nombreuses et plus puissantes.

En constatant ces faits, on peut donc rappeler les principes qui s'y rattachent, dans la forme même que leur ont

donnée les hommes de guerre qui les ont le plus approfondis.

Jomini a dit à ce sujet :

« 1^o Il peut arriver qu'une ligne double devienne nécessaire, soit par la configuration topographique du pays, soit parce que l'ennemi en aura pris lui-même une double, et qu'il faudra opposer une partie de l'armée à chacune des masses qu'il aura formées.

« Dans ce cas, il faudra prendre des lignes intérieures pour pouvoir se rassembler avant l'ennemi et accabler successivement chacune de ses fractions.

« On doit alors laisser un corps d'occupation devant l'un des groupes ennemis, en le faisant se replier sur l'armée principale.

« La campagne de 1814 présente de remarquables applications de ce principe.

« 2^o Une ligne double peut convenir encore quand on a une supériorité telle que, sur chaque ligne, on l'emporte sur l'ennemi. Dans ce cas, il faut renforcer la partie de l'armée destinée à jouer le rôle le plus important, et, si l'on peut, faire en sorte que les deux directions soient reliées entre elles (1). »

Maintes fois, en 1866 et en 1870, les combinaisons du maréchal de Moltke ont dérivé du principe qui précède. Telle fut, par exemple, après Sadowa, celle qui dirigea les armées prussiennes sur Olmütz et Vienne. Telle fut aussi celle qui inspira la marche des deux principales masses allemandes au début de la campagne de 1870.

« 3^o Deux masses intérieures, se soutenant réciproquement, ne doivent pas, si elles font face à deux masses supérieures, se laisser resserrer par l'ennemi sur un espace trop rétréci. »

Napoléon commit cette faute en 1813. Les trois masses

(1) *Traité des grandes opérations.*

qu'il avait cru devoir opposer aux grandes armées de la coalition manœuvraient sur des lignes intérieures; mais en se laissant resserrer peu à peu, un jour vint où elles furent presque entourées et écrasées à Leipzig, sous les coups d'adversaires désormais trop nombreux.

Au mois de janvier 1871, ce fut la même imprudence, aggravée, il est vrai, par une situation des plus critiques, qui conduisit notre dernière armée, celle de l'Est, à son internement en Suisse.

« 4^o Deux lignes concentriques valent mieux que deux lignes divergentes. Mais pour qu'elles soient exemptes de dangers, elles doivent être combinées de telle façon que les deux armées qui les parcourent ne puissent rencontrer isolément les forces réunies de l'ennemi, avant d'être elles-mêmes en mesure d'opérer leur jonction (1). »

La marche des armées prussiennes, à la fin du mois de juin 1866, offre un exemple saisissant de la violation de ce principe. Il est à noter d'ailleurs que son application sera peut-être dans l'avenir plus fréquente et plus nécessaire qu'autrefois, en raison même de l'effectif élevé des masses qui entreront désormais en action. Par conséquent, les conditions de temps et d'espace qui permettront aux différentes armées de se soutenir, en cas de lutte, ou qui les en empêcheront, auront une importance extrême. Les états-majors auront à cet égard une responsabilité plus lourde, et plus que jamais, pour obvier aux dangers de la division des forces, les dispositifs de marche en échelons s'imposeront comme une obligation.

En terminant cet exposé des principes relatifs aux lignes d'opérations, il ne sera pas sans intérêt de rappeler un de ceux que Napoléon a tracés avec le plus d'autorité :

« Une armée qui marche à la conquête d'un pays a ses

(1) *Traité des grandes opérations.*

« deux ailes appuyées à des pays neutres ou à de grands obstacles naturels, soit à de grands fleuves, soit à des chaînes de montagnes; ou elle n'en a qu'une, ou point du tout; dans le premier cas, elle n'a plus qu'à veiller à ne pas être percée sur son front; dans le second cas, elle doit s'appuyer à l'aile soutenue; dans le troisième cas, elle doit tenir ses divers corps bien appuyés sur son centre et ne jamais se séparer; car si c'est une difficulté à vaincre que d'avoir deux flancs en l'air, cet inconvénient double si on en a quatre; triple si on a six; quadruple si on en a huit, c'est-à-dire si on se divise en deux, trois ou quatre corps différents. La ligne d'opération d'une armée, dans le premier cas, peut appuyer indifféremment du côté de la gauche ou de la droite; dans le second, elle doit appuyer à l'aile soutenue; dans le troisième, elle doit être perpendiculaire sur le milieu de la ligne de marche de l'armée. Dans tous les cas, il faut, toutes les cinq ou six marches, avoir une place forte ou une position retranchée sur la ligne d'opération, pour y réunir des magasins de bouche et de guerre, y organiser les convois et en faire un centre de mouvement, un point de repère qui raccourcisse la ligne d'opération. »

En réalité, malgré l'étendue des développements auxquels elles ont donné lieu, les règles relatives aux lignes d'opérations sont simples et peu nombreuses. Réduites aux plus importantes, elles se résument ainsi :

1^o Le choix des lignes d'opérations a pour but *de diriger, sur les points décisifs, une masse plus forte que l'ennemi*;

2^o *Ce choix dépend de la direction des bases, de la configuration du terrain et des emplacements de l'ennemi*;

3^o *Les lignes d'opérations simples et intérieures sont toujours préférables*;

4^o *Les lignes d'opérations les plus avantageuses sont celles qui conduisent une armée sur les communications de l'ennemi, sans compromettre les siennes.*

Les théories qui précèdent, et qui sont toutes le fruit de l'expérience, ne doivent cependant pas faire oublier que les événements de guerre, la nature des contrées parcourues, l'esprit national des peuples, enfin la capacité et l'énergie des chefs qui influent si puissamment sur les résultats d'une campagne, ne seront jamais soumis à des maximes fixes ni à des règles préconçues.

La guerre sera toujours un drame passionné et sanglant, mais non une opération mathématique.

4^e Lignes de communications.

Définitions. — Les militaires ne sont pas tous d'accord sur la manière de comprendre les lignes de communications.

Pour les uns, ce sont les directions transversales qui relient entre elles les directions de marche. Pour d'autres, ce sont les lignes d'opérations elles-mêmes. Afin de préciser les idées, nous admettons que *les lignes de communications sont celles qui relient les armées à leurs magasins.*

Ce sont donc aussi les lignes de retraite ou, si on le préfère, les lignes d'étapes actuelles.

Napoléon a maintes fois confondu volontairement les lignes d'opérations et de communications. Et cependant ce sont les conseils et les exemples qu'il a donnés, pour l'établissement des communications d'une armée, qui servent encore de modèle dans bien des cas.

Le 12 janvier 1806, ayant à adresser des instructions au roi Joseph, au sujet du commandement de l'armée qu'il avait dirigée sur Naples, il s'exprimait ainsi :

« Vous devez établir votre ligne de communications, « c'est-à-dire vos routes de postes, d'étapes, enfin ce qui « forme une ligne de communications, par la Toscane et « point du tout par Ancône et les Abruzzes, parce que mon « désir est que vous agissiez par Rome sur Naples. »

Importance des lignes de communications. — La ligne de communications d'une armée est donc bien celle qui la relie à ses magasins. Il s'ensuit qu'elle est plus importante encore que la ligne d'opération. Car le premier besoin d'une armée est de vivre et par conséquent de rester en liaison constante avec la région d'où elle tire ses approvisionnements, ses renforts, ses munitions, ses armes et surtout ses soldats. Un des caractères d'une armée en campagne est d'être un organe de consommation et de dépenses. Elle ne produit pas, du moins au moment même où elle agit; elle détruit et consomme. Ses besoins sont continus et s'augmentent à chaque pas. Le jour où l'on cesse d'y subvenir, elle cesse d'agir et perd sa puissance.

C'est pour cela que Napoléon a si souvent exprimé en termes énergiques l'importance qu'il attribuait à la conservation de cette ligne.

Le 22 septembre 1808, répondant à un plan de campagne proposé en Espagne par le roi Joseph, il lui écrivait :

« L'art militaire est un art qui a des principes qu'il n'est « pas permis de violer. Changer sa ligne d'opération (1) « est une opération de génie; la perdre est une opération « tellement grave qu'elle rend criminel le général qui s'en « rend coupable. Ainsi, garder sa ligne d'opération est « nécessaire pour arriver à un point de dépôt où l'on « puisse évacuer les prisonniers que l'on fait, les blessés « et les malades que l'on a, trouver des vivres et s'y « rallier.

« Si, étant à Madrid, on eût réuni ses forces sur la « ville, qu'on eût considéré le Retiro comme un point de « réunion des hôpitaux, des prisonniers, et comme moyen « de contenir une grande ville et de conserver les res-

(1) *Correspondance militaire.* — Napoléon veut parler ici de la ligne de communications.